

Roxanne Bouchard

L'ORPHÉON



CRÉMATORIUM
CIRCUS

v1b éditeur

Roxanne Bouchard

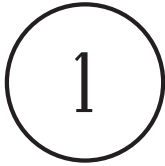
L'ORPHÉON

CRÉMATORIUM CIRCUS

v1b éditeur

Une société de Québecor Média

*À Pierre-Luc,
thanatologue et croque-mitaine*



DIMANCHE BOUCHERIE ET POMPES FUNÈBRES

Quoi qu'on en pense, les croque-morts sont eux aussi des êtres humains. Certains ont même l'ambition farfelue d'acquérir de la classe, du goût, de la culture, du savoir-faire.

C'est le cas d'Ernesto DaSiggì, propriétaire du Phénix crématorium (ISO 9004), qui, cette semaine, a décidé de devenir quelqu'un.

Pourquoi cette semaine ?

Pour une raison que je qualifierais d'ano-dine.

Imaginez-vous donc que le dernier numéro de la revue féministe *Féminine Engeance* est sorti hier en kiosque et a consacré sa chronique « Décor d'Elles » au Phénix (ISO 9004). L'article devrait normalement enchanter le propriétaire du crématorium, non ? Non. Car devinez qui est mis en vedette dans cet article ? Hé oui :

sa femme et uniquement sa femme ! Quand elle a eu l'aplomb sordide de lui présenter la revue, comment pensez-vous qu'Ernesto DaSiggì s'est senti ? Sans compter qu'elle a effrontément, pour l'occasion, repris son patronyme de jeune fille ! Comme a-t-elle osé lui faire ça, à lui qui a changé de nom pour elle ? Parce que, si vous pensez qu'il est italien, vous vous trompez, lecteur ; Ernesto DaSiggì n'a pas plus d'Italie dans le corps que vous ou moi. En fait, il vient d'à côté.

De juste en bas de la côte.

Originaire de l'extrémité nord de la ville, Ernesto DaSiggì, né Ernest Sigouin, a grandi comme tous les enfants, avec des jeans sales, des cheveux gras, des boutons abondants et un vélo bringuebalant.

Son grand-père avait, avant la Deuxième Guerre, ouvert la Boucherie Ernest Sigouin, charcuterie fine et cuisine maison. Il l'avait léguée à son fils, aussi nommé Ernest Sigouin (car, disait le grand-père, « c'est plus facile d'y donner ce nom-là que de changer l'affiche ! »), qui avait lui-même baptisé son fils Ernest Sigouin, dans l'espoir que le découpage viandeux, les têtes fromagées et les jarrets rôtis séduiraient une nouvelle génération.

Pour des raisons commerciales, les hommes se passaient le couteau autant que le prénom, et le métier n'était pas si mal offert, car la Boucherie Ernest Sigouin, plats marinés et cuisine maison, faisait aux dires de tous d'assez bonnes affaires.

Ernest Sigouin, petit-fils du premier et protagoniste de ce roman, a probablement été conçu dans l'arrière-boutique.

En effet, fuyant le mariage autant que les légumes verts, Ernest Sigouin, père de notre héros et découpeur de viandes, avait acquis, entre deux coupes charnues, une philosophie toute gustative de l'amour et des femmes. On le voyait souvent campé derrière son étal, glissant délicatement sa lame le long d'une jambe de porc ou d'une poitrine de pintade en offrant gratuitement aux ados assoiffés de conseils son savoir sur sa spécialité : l'art de faire frémir les chairs féminines.

« Marier une femme, c'est un mauvais investissement. La monogamie, c'est comme si je vendais rien qu'une sorte de viande : elle aurait beau être bonne, le client finirait par se tanner ! Non. Le mieux, c'est de faire comme moi : de rester vieux garçon. Pis vous vous arrangez pour avoir tout le temps plus d'une p'tite poulette au frais – comme ça, vous vous

feriez jamais prendre le cœur dans une bretelle de soutien-gorge ! »

Et ça marchait. Pour lui, du moins. Entre les côtes de bœuf, les filets de porc et les poitrines de poulet qu'il offrait en cadeaux alléchants, Ernest Sigouin caressait une main mariée par-ci, un poignet blanc par-là ; effleurait le gras dodu d'un tour de taille, puis retroussait jupes et jupons derrière le comptoir des viandes ou, carrément, dans le frigidaire des carcasses suspendues.

Ernest Sigouin, fils et antihéros de ce roman, est ainsi le rejeton d'un de ces joyeux braconnages. Abandonné bébé près du comptoir des plats préparés par une mère aussi anonyme que vite enfuie, il avait été adopté illico par le gras boucher qui ne tenta jamais au grand jamais de nier sa paternité. Au contraire, ce dernier offrit en grande pompe des cigares à tout le monde, vanta les ressemblances (grandes oreilles, front large) et se chargea du nourrisson à grandes cuillerées de chair à saucisse.

Et avec enthousiasme.

Des enfants, Ernest Sigouin boucher père en aurait volontiers accepté treize à la douzaine. L'ennui, c'est que les femmes adultères n'étaient pas plus enclines jadis qu'aujourd'hui à reconnaître la paternité du boucher. Aussi

voyait-il grandir les bambins de son quartier en leur offrant des gendarmes gratuits, en les appelant affectueusement « mon garçon » et en s'émerveillant discrètement devant leurs grandes oreilles et leur front très large.

Sans y réfléchir ou parce que son nom était écrit sur l'affiche et que la nonchalance l'emporte souvent sur le désir d'indépendance, Ernest Sigouin troisième du nom devint peu à peu boucher. Derrière l'étal, son père lui enseigna le métier de boucher autant que l'anatomie, la biologie autant que la philosophie. Et l'amour, bien sûr.

Car le commerce charnu du père se poursuivit longtemps, et gaiement. Peu difficile en ce qui concernait l'âge, le gabarit et même l'odeur de la cliente dans le besoin, le gras boucher était reconnu autant pour son manque de subtilité que pour sa gaillarde verdure. À vrai dire, les femmes l'aimaient.

— Mon garçon, tu vas me dire que tous mes p'tits cadeaux coûtent cher. Ben pas tant que ça ! Sais-tu combien ça coûte d'avoir une femme à temps plein dans son salon ?

Et il passait un ruban rouge autour d'un carré d'agneau écarlate.

Élevé dans autant d'appétence masculine, Ernest Sigouin fils eut quant à lui une certaine

difficulté à développer cet appétit cannibale pour les chairs replètes des fillettes du coin. Manquant d'allant pour l'art du courtoisage, il conservait, à l'orée de sa mi-vingtaine, un pucelage encore intact. Malgré l'insistance — pour ne pas dire l'acharnement — de quelques demoiselles, il ne se laissait approcher par aucune. Elles avaient, trouvait-il, les oreilles trop grandes et le front trop large.

La seule qui lui plaisait, c'était Frugère Lalancette.

Arrivée tard dans le quartier, ni grande ni baraquée, elle avait la chemisette un peu ennuyante à reluquer, c'est vrai, mais possédait une petite moue raffinée qui faisait craquer les brochettes marinées d'Ernest Sigouin boucher fils.

Or, un après-midi, pendant que le débiteur de viande emballait dans un silence timide la côte levée de Frugère Lalancette, Oscar Bellemare entra dans la boucherie. Oscar Bellemare (ainsi nommé en l'honneur d'un célèbre personnage de télé-série) avait au moins quinze ans de plus qu'Ernest Sigouin boucher fils et donc vingt ans de différence avec la douce Frugère Lalancette. Il mangeait son steak maigre, son saucisson dur et ses brochettes sans marinade — rien pour se faire aimer des bouchers.

Comment expliquer que ce maigrelet aux mains blanches, au visage cireux et à l'âge avancé fasse ainsi tourner la tête de la tendre jeune fille ? Car c'est ce qui arriva, et Sigouin autant père que fils en restèrent ébahis.

Elle se garrocha littéralement devant lui.

— Monsieur Bellemare ! J'ai lu le livre dont vous m'avez parlé ! Tchekhov ! Quel auteur !!

L'autre pinça les lèvres, salua.

— Mademoiselle Lalancette. Qu'avez-vous lu, je vous le demande ? *La mouette*, je suppose...

Elle hocha énergiquement la tête, prit un accent mi-français mi-nulle-part, pseudo-intello.

— C'est cela !

— *La mouette*. C'est d'une sobriété qui touche l'humanité et cette humanité se meurt, il faut le dire : se meurt !

Oscar Bellemare, client de toujours et croque-mort de métier, se tourna vers le boucher et commanda.

— Comme d'habitude, je vous le demande. Sans gras et sans épices.

Puis il revint vers une Frugère Lalancette toujours pantoise.

— Il y a, chez Tchekhov, des gens englués dans leurs habitudes, sclérosés dans leur quotidien trop sobre. Et de quoi sont-ils faits, je vous le demande ? De petits défauts, de petites

qualités, de ces riens humains qui finissent, disons-le franchement, par les faire mourir !

— C'est cela, oui ! C'est tellement cela !

Elle pâmoisait, carrément.

— Mademoiselle Frugère...

Ernest Sigouin fils tentait vainement d'attirer l'attention de la belle, offrant un saucisson finement enveloppé d'un papier de soie, mais elle ne le voyait pas, tendue qu'elle était vers le sec Bellemare.

Ernest Sigouin père et maître d'œuvre s'en mêla :

— Croque-mort ! Vos abats sont prêts !

Oscar Bellemare passa devant Frugère Lalancette, paya devant Frugère Lalancette et s'apprêta à sortir devant Frugère Lalancette — désespérée de le voir partir si vite, trop vite...

— J'irai chez vous, ce soir !

Aller chez Oscar Bellemare ? ! Ernest Sigouin boucher père eut un rire gras. Choqué, outré par une absurdité publique aussi grossière, le croque-mort rectifia la situation d'un trait.

— Où, mademoiselle Lalancette, je vous le demande, où irez-vous ? Vous irez chez ma mère ! Elle habite au rez-de-chaussée et j'habite à l'étage. Ne vous fourvoyez pas !

Frugère Lalancette rougit et Oscar Bellemare sortit.

Mortifiée, la belle compta sa monnaie en s'enfonçant la tête dans son portefeuille. Ernest Sigouin père s'éloigna pour laisser le champ libre à son fils, mais ce dernier, manquant de pratique et d'élan, tira sa flèche cupidonnée dans l'eau.

— Vous suivez des cours de dessin chez M^{me} Bellemare ?

Trop tard : Frugère Lalancette s'était déjà enfuie.

Sigouin père regarda Sigouin fils d'un œil contrarié : son seul enfant légitimé manquerait-il toujours d'audace ? De virilité ?

— Mon garçon, m'as te dire une affaire : en business comme en amour, faut des couilles. Ça, des couilles, t'en as ou t'en as pas — mais moi, j'peux pas t'en inventer !

Impuissant, le fils se défendit comme il put.

— Cette fille-là, elle est trop cultivée pour moi !

— La culture, c'est comme du gras de lard : moins t'en as, plus tu l'étends !

Ô rage ! Ô désespoir ! Ô gras de lard ennemi !
Le couteau d'Ernest junior tremblait.

— Pis qu'est-ce que tu fais quand t'en as pas pantoute ?

— Fais semblant, mon garçon !

— Semblant de quoi ?

— D'être cultivé ! Conseille des livres que t'as pas lus, aime les affaires qui ressemblent à rien, parle avec un semblant d'accent étranger, bois du vin cher, lance des questions pseudo-savantes sur le sens de l'existence pis les autres vont croire que t'es brillant !

— Pis si on me demande ce que je pense de ça ?

— De quoi ?

— De l'art, des livres...

— Tu réponds : « J'aime quand c'est à la fois moderne et authentique » en les regardant droit dans les yeux, comme si c'était une évidence banale, pis tu bois une gorgée de vin en ayant l'air profond.

— C'est n'importe quoi !

— Mon garçon, tu veux-tu séduire la p'tite Lalancette ou pas ?

— Oui... mais si je me plante ?

— Invente-toi des couilles, mon garçon, pis ça presse !

Après ce brave conseil — qui s'avérerait un jour le plus précieux des héritages —, Ernest Sigouin senior retourna nonchalamment à son steak haché mi-gras en chantonnant sur les cuisses d'une jolie bergère, laissant l'apprenti mijoter un plan épicié.

Quand Frugère Lalancette revint, quelques jours plus tard, l'aspirant séducteur était prêt.

Il avait déposé un livre d'art incompréhensible sur le coin du comptoir – la biographie illustrée d'un artiste abstrait au nom bizarre qu'il avait achetée à la bouquinerie. Elle la remarqua immédiatement.

— Oh ! Un livre sur Kandinsky !

— Excusez-moi, j'aurais pas dû me laisser traîner...

— Vous aimez l'art abstrait, monsieur Sigouin ?

Il la regarda droit dans les yeux.

— J'aime quand c'est à la fois moderne et authentique.

Six mois plus tard, ils se mariaient.

Depuis, que n'a-t-il pas fait pour sa femme ? Pour elle, il a vendu (dès la mort d'Ernest Sigouin boucher père) le commerce paternel ; pour elle, il a ouvert (sur les conseils d'Oscar Bellemare, l'ancienne flamme de Frugère Lalancette !) ce crématorium – il l'a même laissé choisir l'emplacement, le concept, la décoration ! Et ce nom, « Ernesto DaSiggi » ? Encore elle ! Elle disait que l'Italie était la capitale des arts et que « Sigouin » sonnait trop terroir ! Bien sûr, ce nouveau patronyme lui donne de la classe, il en a bien conscience, mais... Mais il se sent manipulé, voilà !

La sagesse populaire apprend à l'homme qu'acquiescer aux demandes (même extravagantes) de sa dulcinée entre dans la normalité des choses ; c'est ainsi que l'espèce humaine est arrivée à survivre et à se reproduire. Aussi Ernesto devrait-il continuer, comme dit le proverbe, de bien faire et de laisser braire.

Mais, depuis qu'il a lu cet article, il se sent floué. Humilié dans sa fierté et dans son cré-matorium. Savez-vous ce qu'elle a répondu quand il l'a accusée de vouloir lui voler son Phénix ? Elle a dit qu'être le propriétaire ne faisait pas de lui le patron : « T'as jamais été capable de t'occuper d'un client tout seul ! »

C'est vrai ?

DaSiggi est obligé d'acquiescer, mais c'est qu'elle ne l'a jamais laissé faire !

Toujours est-il qu'après l'engueulade matinale avec son épouse, DaSiggi a fui le foyer conjugal pour Le Phénix. Chemin faisant, il s'est rappelé le conseil de feu son père, « Invente-toi des couilles pis ça presse ! », et s'est dit qu'il pourrait y arriver !

Mais arriver à quoi ?

En entrant dans le stationnement, il avait entendu par hasard la chronique artistique de Grivilti, qui s'enthousiasmait de l'audace d'un maître d'arène qui avait renoué avec l'art

circassien du cirque cathartique de Rome en osant mettre à mort un artiste en pleine représentation – ce qui défiait les règles d’une éthique postcontemporaine qu’on pourrait maintenant qualifier de dépassées – et s’extasiait de « l’inoubliable féerie des gyrophares ».

Un artiste mis à mort ?

Intrigué, flairant la bonne affaire, le propriétaire du Phénix était passé ramasser les quotidiens au Café Clochette. Toutes les feuilles de chou titraient avec la tragédie du Cirque Flagada Circus. La catastrophe tapisait la une à grand renfort de photos bigarrées. On parlait d’un mort, mais aussi de plusieurs autres personnages dans un état plus que critique. Quelle belle perspective d’affaires pour Le Phénix ! Quelle fierté il aurait de décrocher lui-même ce contrat ! Sans parler, cher lecteur, des possibilités romanesques...

Ernesto était donc monté, en fin d’avant-midi, au Phénix, puis avait, confondant couilles et gros bon sens, téléphoné à la direction du cirque. Il était tombé sur le répondeur, ce qui lui avait donné le courage d’enregistrer un message racoleur : « Nous faisons des cérémonies exceptionnelles pour des artistes d’exception. » Sur le plan éthique, ce qu’Ernesto DaSiggi a

fait ne se fait pas — tous les croque-morts dignes de ce nom vous le confirmeront. C'était aussi élégant que de distribuer des cartes d'affaires aux soins palliatifs, mais (contre toute attente) ça a marché. La preuve : pendant que je vous raconte ça, la secrétaire du Cirque Flaggada Circus a rappelé et Ernesto DaSigggi a obtenu un rendez-vous (demain après-midi) avec le propriétaire et maître d'arène !

Maintenant qu'il a raccroché, va-t-il en aviser sa femme ?

Oh que non ! Fier de sa petite réussite, il ne va certainement pas laisser cette manipulatrice lui piquer le prestige de cette vente ! D'ailleurs, ce n'est pas si difficile que ça de rencontrer un nouveau client... Il sera capable de s'en occuper tout seul !

Tout seul ! ?

Je sais : il risque de se planter dès le deuxième chapitre et vous souhaitez peut-être que je lui donne un coup de main. Il n'en est pas question, lecteur. Je ne l'aiderai pas parce que, comme disait son père : « Des couilles, t'en as ou t'en as pas — mais moi, j'peux pas t'en inventer ! »

Regardez-le : il croit qu'il a acquis de la classe, de l'élégance, du savoir-faire au cours des dernières années ; qu'il est capable de prendre le crématorium en main et de recevoir

le directeur du cirque ? Qu'il le fasse ! S'il se plante demain, le roman sera juste moins long !

Nonchalamment, il se verse un verre de rhum.

Il commence à se faire tard : Frugère Lalan-cette mariée Sigouin devenue DaSiggi va l'attendre pour souper, non ?

Sûrement. Les heures ont filé vers la droite sur le cadran de l'horloge, et elle boude probablement déjà. Certains diront qu'Ernesto aurait dû suivre les conseils de son père et errer dans le célibat séducteur des mains vagabondes. Peut-être. Mais est-ce que le mariage empêche un cœur d'aimer ? Sûrement pas.

Ernesto vérifie la température du bain scandinave, tamise les lumières, ouvre une bouteille de vin. L'ascenseur émet un doux signal sonore et son rendez-vous amoureux arrive. Enfin.

— Oh, Ernesto ! Ils m'ont livré une voiture décapotable hier !

DaSiggi sourit.

— C'est juste un p'tit cadeau...

Samedi dernier, au Cirque Flagada Circus, quelque chose a déraillé dans le tir de l'Homme Canon. Éjecté de travers, ce dernier a tué le Cracheur de Feu et envoyé la Contorsionniste aux soins intensifs. Le Clown, en apprenant la nouvelle, a fait une crise cardiaque. Lundi amène donc le directeur du cirque au Phénix crématorium (quatrième étage de l'Orphéon), afin de préparer une fabuleuse cérémonie crématoire. Fabuleuse, oui! Car si vous croyez que Le Phénix donne dans le sobre, le discret et le recueilli, c'est que vous n'avez rien lu, lecteur...

L'Orphéon est un édifice à bureaux dont les cinq étages sont respectivement peuplés par les personnages de cinq auteurs de talent. Le lecteur est invité à visiter l'immeuble un roman à la fois, à son gré, dans l'ordre ou dans le désordre.



Professeure de littérature au cégep de Joliette, Roxanne Bouchard a publié *Whisky et paraboles* (Prix Robert-Cliche 2005 et Grand Prix de la relève littéraire Archambault 2007) ainsi que *La gifle*.

ISBN 978-2-98649-421-7




Groupe
Livre
Québec Média inc.